L'esprit de Conversation.

Il me semble reconnu que Paris est la ville du monde où l'esprit et le goût de la conversation sont le plus généralemnnt répandus ; et ce qu'on appelle le mal du pays, ce regret indéfinissable de la patrie, qui est indépendant des amis même qu'on y a laissés, s'applique particulièrement à ce plaisir de causer, que les Français ne retrouvent nulle part au même degré que chez eux Volney raconte que des Français émigrés voulaient, pendant la Révolution, établir une colonie et défricher des terres en Amérique ; mais, de temps en temps, ils quittaient toutes leurs occupations pour aller, disaient-ils, " causer à la ville, et cette ville, la Nouvelle-Orléans, était à six cents lieues de la demeure. Dans toutes les classes, en France, on sent le besoin de causer : la parole n'y est pas seulement, comme ailleurs, un moyen de se communiquer ses idées, ses sentiments et ses affaires, mais c'est un instrument dont on aime à jouer, et qui ranime les esprits, comme la musique chez quelques peuples, et les liqueurs fortes chez quelques autres.

Le genre de bien-être que fait éprouver une conversation animée ne consiste pas précisément dans le sujet de cette conversation ; les idées ni les connaissances qu'on peut y développer n'en sont pas le principal intérêt : c'est une certaine manière d'agir les uns sur les autres, de se faire plaisir réciproquement et avec rapidité, de parler aussitôt qu'on pense, de jouir à l'instant de soi-même, d'être applaudi sans travail, de manifester son esprit dans toutes les nuances par l'accent, le geste, le regard, enfin de produire à volonté comme une sorte d'electricité qui fait jaillir des étincelles, soulage les uns de l'excès même de leur vivacité, et réveille les autres d'une apathie pénible.

Les bons mots des Français ont été cités d'un bout de l'Europe à l'autre : de tout temps ils ont montré leur brillante valeur, et soulagé leurs chagrins d'une façon vive et piquante ; de tout temps ils ont en besoin les uns des autres, comme d'auditeurs alternatifs qui s'encourageaient mutuellement ; de tout temps ils ont excellé dans l'art de ce qu'il faut dire, et même de ce qu'il faut faire, quand un grand intérêt l'emporte sur la vivacité naturelle ; de tout temps ils ont eu le talent de vivre vite, d'abréger les longs discours, de faire place aux successeurs avides de parler à leur tour ; de tout temps, enfin, ils ont su ne prendre du sentiment et de la pensée que ce qu'il en faut pour animer l'entretien, sans lasser le frivole intérêt qu'on a d'ordinaire les uns pour les autres.

Les Français parlent toujours légèrement de leurs malheurs, dans la crainte d'ennuyer leurs amis ; ils devinent la fatigue qu'ils pourraient causer, par celle dont ils sont susceptibles : ils se hâtent de montrer élégamment de l'insouciance pour leur propre sort, afin d'en recevoir l'honneur au lieu d'en recevoir l'exemple. Le désir de paraitre aimable conseille de prendre une expression de gaieté, quelque soit la disposition intérieure de l'âme ; la physionomie influe par degré sur ce qu'on éprouve, et ce qu'on fait pour plaire aux autres émousse bientôt en soi-même ce qu'on ressent.

" Une femme d'esprit a dit que Paris " était le lieu du monde où l'on pouvait " le mieux se passer de bonheur " : c'est sous ce rapport qu'il convient si bien à la pauvre espèce humaine.

Mme DE STAEL.

Le Roman du Mariage.

I. — EPOUSEZ UNE JEUNE FILLE PAUVRE.

La jeune fille pauvre sera douce, croyante, initiable, et surtout neuve de coeur.

Tout le reste est secondaire.

Pour commencer par le point qui touche le plus aujourd'hui : la fortune, je dois dire que je n'ai jamais vu une fille riche qui fut docile. Presque toutes, dès le lendemain dévoilaient des prétentions infinies, surtout celle de dépenser selon leur dot et audelà. Tel qui se croyait enrichi se trouvait réellement pauvre, obligé de se jeter dans les hasards de la spéculation.

J'ai osé il y a douze ans, formuler cet axiome, vérifier de plus en plus :

—Si vous voulez vous ruiner, épousez une femme riche.

Il y a un danger plus grand que de perdre sa fortune, c'est de se perdre soi-même, de changer les habitudes qui vous ont fait ce que vous êtes, qui vous ont donné ce que vous avez de fort et d'original. Avec ce qu'on appelle un bon mariage, vous deviendrez quelque chose comme l'appendice d'une femme, une manière de prince-époux, ou le mari de la reine.

Une belle et très riche veuve, toute aimable et de bon coeur, disait à quelqu'un :

—Monsieur, j'ai cinquante mille livres de rente, des habitudes paisibles, point mondaine.... Je vous aime et je ferai ce que vous voudrez.... Vous êtes mon ancien ami, me connaissez-vous quelque défaut ?

— Un seul, madame, vous êtes riche.

—Quoi! la richesse est un crime ?

Non. Tout ce qu'on veut dire ici, c'est que la femme qui arrive au mariage plus riche que le mari est rarement initiable. Elle ne prendra pas ses idées, sa manière de vivre et ses habitudes. Elle imposera les siennes ; de l'homme elle fera sa femme, ou la dispute commencera. L'insensible et doux mélange des deux vies ne se fera pas La greffe par approche sera impossible. Il n'y aura pas de mariage.

Plus pauvre, au contraire, la femme est riche de bonne volonté. Elle aime et croit, (grande chose!....) Est-tout ? Il en faudrait une troisième, qu'elle ne peut pas toujours donner : comprendre celui qu'elle aime.

Quand il y a trop de distance de condition, d'éducation, quand il y a plusieurs degrés à franchir. la difficulté est plus grande. Il y faut beaucoup de temps, beaucoup de temps, beaucoup d'art, une patience que n'a pas toujours un homme occupé. On voit parfois, on admire une jeune fille de campagne heureusement née, fleur de beauté, de bonté et de sagesse, infiniment pure, douce et docile. Adoptez-la, épousez-la ; vous êtes tristement surpris en voyant les obstacles que vous rencontrez pour vous entendre avec elle. Elle y fait ce qu'elle peut ; elle écoute et veut profiter ; elle se remet toute à vous. Et cela ne sert à rien. Elle n'a pas l'attention forte. Elle est trop sanguine aussi ; les races de campagne, transplantées hors des travaux rudes, sont toutes offusquées par le sang. Elle ne sent que trop tout cela. Elle pleure, s'en veut "d'être si sotte." Elle ne l'est pas du tout. Elle est même très intelligente dans les choses de sa sphère et à sa portée. La faute n'est pas à elle, mais à vous qui avez cru qu'on peut franchir aisément plusieurs degrés d'initiation.

Cette jeune fille de campagne devait, pouvait epouser un ouvrier distingué de la ville. Et la fille qui serait survenue de ce mariage, déjà affinée de race, et cultivée de bonne heure, eût épousé un lettré ; elle l'eut suivi, compris en tout sans difficulté. Il y eut eu mariage d'esprit.

En sera-t-il ainsi toujours ?—Non, j'espère bien le contraire. Les classes, ainsi que les races, vont peu à peu se fondant. Toutes les anciennes barrières tomberont devant le tout-puissant médiateur, maitre en égalité, l'Amour.

II.—L'HOMME DOIT GAGNER POUR DEUX.

Elle dort, la pauvre petite, et ce serait bien dommage de l'éveiller, car elle rêve avec bonheur, on le voit a sa bouche émue...., c'est d'amour, donc c'est toi. Il n'est que cinq heures encore, il est bon qu'elle reste au lit (à ce moment du mois surtout) et qu'elle dorme un peu le matin. Si nous pouvions cependant deviner ce qui flotte dans ce souffle léger qui erre sur la lèvre ? Que pense-t-elle, ou que veut-elle ?

Je ne sais

—Et bien, moi je vais te le dire : " Toute à toi, et toute en toi."

C'est bien simple, mais c'est un monde. Une révélation est toute entière et dans ce mot, la formule complète de la nature, l'évangile du mariage.

—Mon ami, je ne suis point forte, je ne suis point propre à grand'chose, qu'à t'aimer, et te soigner. Je n'ai pas tes bras nerveux ; et, si je fais trop longtemps attention à une chose compliquée, le sang se porte à ma tête, le cerveau me tinte. Je ne puis guère inventer, je n'ai pas d'initiative Pourquoi ? Je t'attends toujours et ne regarde qu'en toi.

" A toi seul l'élan, l'aiguillon, et aussi les reins, la force patiente, l'invention et l'exécution. Donc, tu seras créateur, et tu me feras un nid de ton génie et de ta force.

' Un nid ? davantage, un monde de harmonique, de douceur et de paix, une cité de bonheur où je ne voie plus souffrir, où je n'aie plus à pleurer, où la félicité de tous mette le comble à la mienne. Car, vois-tu, que me servirait ce doux nid si j'étais heureuse toute seule ? Si j'y souffrais de la pitié, je hairais presque mon propre bonheur."

Maintenant qu'elle a parlé, essayons de formuler sa pensée, faut-il dire sa loi ? Oui, c'est celle de l'Amour.

—Au nom de la femme et de par la femme souveraine de la terre, ordre à l'homme de changer la terre, d'en faire un lieu de délice, de paix, de bonheur, et de mettre le ciel ici-bas.

—Et que me donnera-t-elle ?

—Elle même. Elle étendra son coeur à mesure même de ton héroisme. Fais le paradis pour les autres. Elle fera le tien.

C'est le paradis du mariage que l'homme travaille pour la femme, qu'il apporte seul, qu'il a le bonheur de fatiguer et d'endurer pour elle, qu'il lui sauve et la peine du labeur et les froissements du monde.

Le soir il arrive brisé. Le travail, l'ennui des choses et la méchanceté des hommes ont frappé sur lui. Il a souffert, il a baissé, il revient moins homme. Mais il trouve en sa maison un infini de bontés, une sérénité si grande, qu'il doute presque des cruelles réalités qu'il a subies tout le jour.

—Oui, tout cela n'était pas. Ce n'était qu'un mauvais songe. Et le réel, c'est toi !

Voilà la mission de la femme : c'est de refaire le coeur de l'homme. Protégée, nourrie par lui, elle le nourrit d'amour.

L'amour, c'est son travail propre, et le seul qui lui soit essentiel. C'est pour l'y réserver toute que la nature l'a faite si peu capable des labeurs inférieurs de la terre.

L'affaire de l'homme est de gagner, et la sienne de dépenser.

C'est-à-dire de régler et de faire la dépense mieux que l'homme ne le ferait. C'est-à-dire de lui rendre indifférente et insipide toute dépense de plaisir. Pourquoi en chercher ailleurs ? Quel plaisir, hors la femme aimée ?

—La femme, c'est la maison, dit sagement la loi indienne.

Et mieux encore, le poète indien :

—La femme, c'est la fortune.

L'expérience de l'Occident nous permet d'ajouter un mot :

—Et surtout la femme pauvre. Elle n'a rien et apporte tout.

JULES MICHELET.